

Dytrt, Petr

La survivance surréaliste dans le roman

In: Dytrt, Petr. *Antologie textů k francouzské literatuře 2. pol. 20. století*. 1. vyd. Brno: Masarykova univerzita, 2013, pp. 129-148

ISBN 978-80-210-6481-2; ISBN 978-80-210-6484-3 (online : Mobipocket)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/128537>

Access Date: 08. 12. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

La survivance surréaliste dans le roman

Peu ostensible chez Roger Vailland dont *La Loi*, est d'un naturalisme discret mais cynique, la marque du surréalisme est manifeste dans le fantastique d'André Pieyre de Mandiargues, et profonde, sous une réserve pudique, dans l'œuvre de Julien Gracq.

Nous avons vu les conflits que suscite après la guerre le Surréalisme. L'activité d'André Breton demeure importante: dans *l'Ode à Charles Fourier* (1947), il proclame son espérance et demeure fidèle à l'occultisme, tout en limitant la structure analogique au champ du langage. Dans un très bel ouvrage, *Arcane 17* publié en 1945, partant de la symbolique de la lame de tarot éponyme, il chante l'amour comme force fondamentale de régénération. Benjamin Péret, Jean Schuster, Hans Arp (à la fois plasticien et écrivain) accompagnent son action; de grands poètes gravitent non loin. Après la mort d'André Breton en 1966, les solidarités se défont, Jean Schuster, qui lui a succédé, proclame dans *Le Monde* du 4 octobre 1969, la mort du Surréalisme « en tant que mouvement organisé, en France ». Mais son esprit persiste dans tous les arts, colore de façon surprenante à l'occasion l'architecture, la décoration, les inventions publicitaires. Dans *Le Monde* du 16 février 1976, un siècle après la naissance de Breton, Julien Gracq rappelle l'apparition du mouvement dans « l'exécration que laissait derrière lui le cauchemar de 1914–1918 », sa « force de jaillissement », les démêlés divers puis la « traversée du désert » pendant et après la guerre, mais aussi une forme de survivance:

Il est sûr que cette explosion libertaire imprévue de mai 1968 qui, plus qu'une révolution politique, cherchait à changer la vie selon la loi du désir, ici et maintenant, «immédiatement et sans délai» et qui décontenança si fort toute la gauche institutionnelle, jusque dans son langage et ses formules, concernait, sans toujours le savoir. Breton de beaucoup plus près que Sartre et surtout qu'Aragon, qui l'un et l'autre tentèrent de se faire oindre par la Sorbonne régénérée. «Au fond, tout ça, c'était Breton», me dit un jour Georges Pompidou, quelque temps après les événements.²⁹

Il constate ensuite que le Surréalisme a redonné souffle au « romantisme éternel »: « pour les mânes de Breton [...], les perspectives ne sont pas fermées. »³⁰

29 Julien GRACQ, « Revenir à Breton », *Le Monde des Livres*, vendredi 16 février 1976.

30 AGONE *Philosophie, Critique & Littérature*, numéro 20, 1998. <http://www.lisez.com/agone>. Consulté le 27.9.2013.

Julien Gracq (1910–2007)

De son vrai nom Louis Poirier, Julien Gracq est né le 27 juillet 1910 à Saint-Florent-le-Vieil et mort le 22 décembre 2007 à Angers. Il était professeur d'histoire et géographie.

Si *Au château d'Argol*, son premier roman, fortement influencé par le romantisme noir et par le surréalisme, avait attiré l'attention d'André Breton, c'est avec *Le Rivage des Syrtes*, et surtout le spectaculaire refus de son auteur de recevoir le prix Goncourt en 1951, que Julien Gracq s'est fait connaître du public. Reconnaissance paradoxale pour cet écrivain discret qui s'est effacé derrière une œuvre protéiforme et originale, en marge des courants dominants de la littérature de son époque (voire en opposition), qu'il s'agisse de l'existentialisme ou du nouveau roman. Après avoir abandonné l'écriture de fiction, Julien Gracq publie à partir de 1970 des livres qui mélangent bribes d'autobiographie, réflexions sur la littérature et méditations géographiques.

Traduites dans vingt-six langues, étudiées dans des thèses et des colloques, proposées aux concours de l'agrégation, publiées de son vivant dans la Bibliothèque de la Pléiade, les œuvres de Julien Gracq ont valu à leur auteur une consécration critique presque sans équivalent à son époque.

Textes :**Le Rivage des Syrtes**

Je m'asseyais, toujours un peu troublé par cette estrade qui semblait appeler un auditoire, mais bientôt enchaîné là comme par un charme. Devant moi s'étendaient en nappe blanche les terres stériles des Syrtes, piquées des mouchetures de leurs rares fermes isolées, bordées de la délicate guipure des flèches des lagunes. Parallèlement à la côte courait à quelque distance, sur la mer, une ligne pointillée noire: la limite de la zone des patrouilles. Plus loin encore, une ligne continue d'un rouge vif: c'était celle qu'on avait depuis longtemps acceptée d'un accord tacite pour ligne frontière, et que les instructions nautiques interdisaient de franchir en quelque cas que ce fût. Orsenna et le monde habitable finissaient à cette frontière d'alarme, plus aiguillonnante encore pour mon imagination de tout ce que son tracé comportait de curieusement abstrait; à laisser glisser tant de fois mes yeux dans une espèce de conviction totale au long de ce fil rouge, comme un oiseau que stupéfie une ligne tracée devant lui sur le sol, il avait fini par s'imprégner pour moi d'un caractère de réalité bizarre: sans que je voulusse me l'avouer, j'étais prêt à douer de prodiges concrets ce passage périlleux, à m'imaginer une crevasse dans la mer, un signe

avertisseur, un passage de la mer Rouge. Très au delà, prodigieux d'éloignement derrière cet interdit magique, s'étendaient les espaces inconnus du Farghestan, serrés comme une terre sainte à l'ombre du volcan Tängri, ses ports de Rhages et de Trangées, et sa ceinture de villes dont les syllabes obsédantes nouaient eu guirlandes leurs anneaux à travers ma mémoire: Gerrha, Myrphée, Thargala, Urgasonte, Amicto, Salmanoé, Dyceta.

Debout, penché sur la table, les deux mains appuyées à plat sur la carte, je demeurais là parfois des heures, englué dans une immobilité hypnotique d'où ne me tirait pas même le fourmillement de mes paumes. Un bruissement léger semblait s'élever de cette carte, peupler la chambre close et son silence d'embuscade. Un craquement de la boiserie parfois me faisait lever les yeux, mal à l'aise, fouillant l'ombre comme un avare qui visite de nuit son trésor et sent sous sa main le grouillement et l'éclat faible des gemmes dans l'obscurité, comme si j'avais guetté malgré moi, dans le silence de cloître, quelque chose de mystérieusement éveillé. La tête vide, je sentais l'obscurité autour de moi filtrer dans la pièce, la plomber de cette pesanteur consentante d'une tête qui chavire dans le sommeil et d'un navire qui s'enfoncé; je sombrais avec elle, debout, comme une épave gorgée du silence des eaux profondes.

Un soir, comme j'allais quitter la pièce après une visite plus longue qu'à l'accoutumée, un pas lourd sur les dalles me réveilla en sursaut et me jeta, avant toute réflexion, dans une attitude de curiosité étudiée dont la hâte ne pouvait plus me donner le change sur le flagrant délit que je sentais peser sur ma présence dans la chambre. Le capitaine Marino entra sans me voir, son dos large complaisamment tourné vers moi pendant qu'il s'attardait à refermer la porte, avec ce sans-gêne né d'une longue intimité avec le vide qu'on voit aux veilleurs de nuit. Et j'eus en effet, l'espace d'un éclair, devant l'intime violence avec laquelle tout dans cette pièce l'expulsait, le même sentiment d'étrangeté absorbante qu'on ressent devant un veilleur de nuit boitant son chemin à travers un musée. Il fit quelques pas encore, de sa démarche lente et gauche de marin, leva sa lanterne, et m'aperçut. Nous nous regardâmes une seconde sans rien dire. Ce que je voyais naître sur ce visage lourd et fermé, plutôt que de la surprise, c'était une soudaine expression de tristesse qui l'éteignait tout entier, une singulière expression de tristesse avertie et sagace, comme on en voit aux vieillards à l'approche de leur dernière maladie, comme éclairée d'un rayon de mystérieuse connaissance. Il posa sa lanterne sur une table en détournant les yeux, et me dit d'une voix plus étouffée encore que ne le voulait la pénombre de la pièce:

— Tu travailles trop, Aldo. Viens donc dîner.

Et, balancés entre les grandes ombres que sa lanterne plaquait sur les voûtes, nous regagnâmes la poterne avec malaise.

IX, Une croisière

Chargé d'effectuer, sur le Redoutable, une reconnaissance de routine, Aldo arrive au petit matin en vue de l'île de Vezzano, terme assigné au parcours des patrouilles. Il devrait faire demi-tour, et son compagnon Fabrizio parle à plus d'une reprise de virer de bord... Pourtant ils continuent, par jeu peut-être au début, par curiosité, par hardiesse; mais, tandis que le temps s'écoule et que le navire avance vers la côte ennemie, les voilà pris au jeu, à la fois libérés et en proie au vertige de l'irréversible, qui sera peut-être l'irréparable... On notera les résonances profondes, symboliques, et l'effet produit par les nombreuses images ou comparaisons.

Gauchement, sentant en nous s'engloutir les secondes et le temps se précipiter sur une pente irrémédiable, nous sourions tous deux aux anges d'un air hébété, les yeux clignant dans le jour qui montait devant nous de la mer. Le bateau filait bon train sur une mer apaisée. La brume s'enlevait en flocons et promettait une journée de beau temps. Il me semblait que nous venions de pousser une de ces portes qu'on franchit en rêve. Le sentiment suffocant d'une allégresse perdue depuis l'enfance s'emparait de moi; l'horizon, devant nous, se déchirait en gloire; comme pris dans le fil d'un fleuve sans bords, il me semblait que maintenant tout entier j'étais remis — une liberté, une simplicité miraculeuse lavaient le monde; je voyais le matin naître pour la première fois.

— J'étais sûr que tu allais faire une bêtise, dit Fabrizio en fermant sa main sur mon épaule quand — les minutes s'abîmant après les minutes comme les brasses d'une sonde — il n'y eut plus de doute que la Chose maintenant avait eu lieu... A Dieu vat! ajouta-t-il avec une espèce d'enthousiasme. Je n'aurais pas voulu manquer ça.

Les heures de la matinée passèrent vite. Vers dix heures, la tête ensommeillée de Beppo pointa nonchalamment du panneau d'avant. Son regard ahuri parcourut longuement l'horizon vide, puis s'arrêta sur nous avec une expression enfantine de désarroi et de curiosité chagrine, et il me sembla qu'il allait parler, mais la tête eut soudain le rencognèrent nocturne d'une bête de terrier éblouie par le jour et la nouvelle coula silencieusement dans les profondeurs, Fabrizio se replongea d'un air absorbé dans la lecture des cartes. La passerelle ensommeillée se réchauffait doucement dans le soleil. Une douzaine de têtes silencieuses ourlaient maintenant le panneau d'avant, les yeux écarquillés sur leur vision, dans une immobilité intense.

Les calculs de Fabrizio rejoignaient les miens: si le Redoutable soutenait son allure, nous devons être en vue du Tängri aux dernières heures de la soirée. L'excitation de

Fabrizio croissait de minute en minute. Les ordres pleuvaient. Il hissa une vigie dans le mât d'avant. Sa lorgnette ne quittait plus le bord de l'horizon. [...]

Nous passâmes l'après-midi dans une espèce de demi-fole. La fébrilité anormale de Fabrizio était celle d'un Robinson dans son île démarrée, à la tête soudain d'une poignée de Vendredis. Marino J, l'Amirauté, reculaient dans les brumes. Pour un peu, il eût hissé le drapeau noir; ses galopades à travers le navire, les hennissements de sa voix jubilante qui à chaque instant balayaient le pont étaient ceux d'un jeune poulain qui s'ébroue dans un pré. Tout l'équipage, à cette voix, manœuvrait avec une célérité bizarre et presque inquiétante: du pont à la mâture se répondait en chœur la vibration de voix fortes et allègres, et fusaient des encouragements malicieux et des cris de bonne humeur; il se faisait par tout le navire, chargé d'électricité, un crépitement d'énergie anarchique qui tenait de la mutinerie de pénitencier et de la manœuvre d'abordage, et ce pétilllement montait à la tête comme celui d'un vin, faisait voler notre sillage sur les vagues, vibrer le navire jusqu'à la quille d'une jubilation sans contenu. Un chaudron bouillonnait soudain au-dessous de moi, sans qu'on eût eu besoin de le prévenir qu'on venait de soulever le couvercle. Mais cette animation fiévreuse ne passait pas jusqu'à moi, ou plutôt elle bourdonnait à distance, comme une rumeur orageuse au-dessus de laquelle je me sentais flotter très haut, dans une extase calme. Il me semblait que soudain le pouvoir m'eût été donné de passer outre, de me glisser dans un monde rechargé d'ivresse et de tremblement. Ce monde était le même, et cette plaine d'eaux désertes où le regard se perdait la plus désespérément semblable qui fût partout à elle-même. Mais maintenant une grâce silencieuse resplendissait sur lui.

Julien Gracq, *Le Rivage des Syrtes*, Paris, José Corti, 1951.

Un Balcon en Forêt

*Un Balcon en Forêt, c'est la drôle de guerre de 1939–40. L'aspirant Grange est isolé avec trois hommes dans un blockhaus des Ardennes, « dans ce désert d'arbres haut-juché au-dessus de la Meuse ». Sur ce balcon, il éprouve la griserie d'avoir « largué ses attaches » et d'entrer « dans un monde racheté, lavé de l'homme ». Pour lui, les longs mois d'inertie de la « fausse guerre » se passent à analyser cette étrange impression de dépaysement, tout en vivant dans l'attente d'une catastrophe indéfinissable. On reconnaît donc dans cette aventure, pourtant vécue, les mêmes dominantes surréalistes que dans *Le Rivage des Syrtes*: on les retrouvera jusque dans cette évocation de mai 1940, au moment où cependant l'ensemble*

du front est en pleine action. La percée allemande a débordé sans l'attaquer le « balcon en forêt » et ses occupants sont des « enfants perdus », sans contact avec leur armée, comme oubliés dans un paradis épargné par la guerre. Mais cette rémission sera brève: un engin blindé surgit, un coup d'embrasure tue deux servants du blockhaus et Grange mourra peu après de ses blessures, tandis que le survivant s'éloigne vers on ne sait quel destin.

Maintenant l'angoisse revenait. Ce n'était plus le chaud, le brutal souffle de bête de la panique qui les avait plaqués tout à l'heure contre le béton du blockhaus. C'était une peur un peu merveilleuse, presque attirante, qui remontait à Grange du fond de l'enfance et des contes: la peur des enfants perdus dans la forêt crépusculaire, écoutant craquer au loin le tronc des chênes sous le talon formidable des bottes de sept lieues. Ils commencèrent à attendre. Une fois qu'on l'avait décelé, le grondement du canon ne se perdait plus de l'oreille, où qu'on allât: il n'y avait plus que lui; toute la vie de ce coin de terre fuyait, on eût dit, s'écoulait vers cette seule zone éveillée. De part et d'autre de la trouée du chemin, les murailles de la forêt cachaient les rares fumées: quand Grange un instant se bouchait les oreilles de ses doigts, l'allée entière n'était qu'une coulée printanière et douce, tiède déjà sous sa brume dorée, qui fuyait merveilleusement vers les lointains bleus. A mesure que le temps passait, Grange sentait grandir en lui un sentiment de sécurité irréaliste, né bizarrement de ce pas de géant de la bataille qui les avait enjambés. L'air fraîchissait délicieusement; le poudrolement de la lumière rasante sur la forêt du soir était si riche, si insolite, qu'une envie brusque, irrésistible, lui venait de s'y baigner, de s'y retremper.

— Qui m'empêche? se dit-il avec un mouvement de jubilation encore inconnu, très trouble. Les ponts sont coupés. Je suis seul ici. Je fais ce que je veux.

Il alluma une cigarette et, les mains dans les poches, il se mit à marcher dans le milieu du chemin. « Ne bougez pas, cria-t-il vers le blockhaus. Je vais voir ». Le canon commençait à tonner moins fort; il y avait maintenant de longues accalmies, pendant lesquelles on entendait reprendre le tapage des corbeaux dans la chênaie. « Peut-être qu'il n'y a plus un seul Français à l'est de la Meuse, songeait-il chemin faisant; qui sait ce qui se passe? Peut-être qu'il n'y a plus rien? » mais à cette idée, qui lui paraissait presque plausible, son cœur battait d'excitation contenue; il sentait son esprit flotter avec légèreté sur les eaux de la catastrophe. « Peut-être qu'il n'y a plus rien? » La terre lui paraissait belle et pure comme après le déluge; deux pies se posèrent ensemble devant lui sur l'accotement, à la manière des bêtes des fables, lissant avec précaution sur l'herbe leur longue queue. « Jusqu'où pourrait-on marcher comme ça? » songea-t-il encore, médusé, et il lui sem-

blait que ses yeux se pressaient contre leurs orbites jusqu'à lui faire mal: il devait y avoir dans le monde des défauts, des veines inconnues, où il suffisait une fois de se glisser. De moment en moment, il s'arrêtait et prêtait l'oreille: pendant des minutes entières, on n'entendait plus rien; le monde semblait se rendormir après s'être secoué de l'homme d'un tour d'épaules paresseux. « Je suis peut-être de l'autre côté » songea-t-il avec un frisson de pur bien-être; jamais il ne s'était senti avec lui-même dans une telle intimité.

Un Balcon en forêt, Paris : José Corti, 1958.

La Presqu'île

Onze heures sonnèrent, et presque aussitôt le reflet de la lumière se mit à bouger au plafond du couloir. De nouveau, je me levai de mon fauteuil d'un bond. Je n'imaginai plus rien: les nerfs tendus, je regardais sur le plafond du couloir bouger cette lueur qui marchait vers moi. Je n'attendais rien: la gorge serrée, je n'étais plus qu'attente; rien qu'un homme dans une cellule noire qui entend un pas résonner derrière sa porte. La lueur hésita, s'arrêta une seconde sur le seuil, où le battant de la porte ouverte me la cachait encore; puis la silhouette entra de profil et fit deux pas sans se tourner vers moi, le bras de nouveau élevant le flambeau devant elle sans aucun bruit.

J'ai rarement — je n'ai peut-être jamais, même dans l'amour — attendu avec une impatience et une incertitude aussi intenses — le cœur battant, la gorge nouée — quelqu'un qui pourtant ici ne pouvait être pour moi qu'« une femme », — c'est-à-dire une question, une énigme pure. Une femme dont je ne savais rien, ni le nom, ni approximativement qui elle pouvait être — ni même le visage qui ne s'était jamais laissé apercevoir qu'à la dérobée, et qui conservait toute l'indécision du profil perdu — rien d'autre que cette houle silencieuse et crêtée qui glissait et envahissait par instants les pièces et les couloirs; entre mille autres, il me semblait que je l'aurais reconnue à la manière dont seulement au long de sa marche ondulait sur le mur la lumière des bougies, comme si elle eût été portée sur un flot. Mais même en cet instant d'attente et de tension pure, où je ne m'appartenais plus qu'à peine, je fus frappé de tout ce que cette silhouette qui n'avait bougé pour moi que sur un fond constamment obscur conservait encore d'extraordinairement indistinct. Elle semblait tenir à la ténèbre dont elle était sortie par une attache nourricière qui l'irriguait toute; le flot répandu des cheveux noirs, l'ombre qui mangeait le contour de la joue, le vêtement sombre en cet instant encore sortaient moins de la nuit qu'ils ne la prolongeaient.

Elle était vêtue d'un ample peignoir de teinte foncée, serré à la taille par une corde-lière, et qui laissait apercevoir seulement quand elle marchait la pointe des pieds nus; les cheveux noirs rejetés en arrière retombaient sur le col en masse sombre, leur flot soulevé par une collerette qui se redressait sur la nuque et venait envelopper le cou très haut; un manteau de nuit plutôt qu'un peignoir, retombant au-dessous de la taille en plis rigides — hiératique, vaguement solennel, avec ce rien de souligné à plaisir, d'imperceptiblement théâtral, qui rendait si intrigant son accoutrement de servante: dévêtue pour la nuit comme on s'habille pour un bal.

La Presqu'île. (Le Roi Cophetua), Paris : José Corti, 1970.

André Pieyre de Mandiargues (1909–1991)

Né à Paris, André Pieyre de Mandiargues a commencé d'écrire vers 1933, mais son premier ouvrage date de 1943. C'est dire que son entrée « officielle » en littérature est assez tardive. Pourtant, cette jeunesse sans écriture apparaît moins comme un vide que comme une attente préparant à la littérature. Ainsi, durant son enfance, des séjours dans le pays de Caux et de la découverte d'un paysage essentiel: la mer et le rythme de ses marées, le fourmillement des crustacés et des mollusques dont l'apparence hybride aidera Pieyre de Mandiargues à révéler la réalité foncièrement équivoque qui est la sienne. En opposition à cette terre natale, il y aura plus tard le voyage, et la mobilité des images. Pieyre de Mandiargues découvre l'Allemagne, la Pologne, l'Autriche, la Hongrie et surtout l'Italie qui, avec le Mexique, va devenir pour lui un second site capital. Bona Tibertelli, nièce du peintre ferrarais Filippo de Pisis, deviendra plus tard son épouse.

En parallèle, interviennent évidemment la lecture et la découverte de toute une généalogie occulte: Maurice Scève, Agrippa d'Aubigné, Lautréamont, Mallarmé, Coleridge, les romantiques allemands. Ensuite viendront les contemporains: Breton, Aragon et Eluard, messagers de la violente magie du premier surréalisme. Évoquant ses premiers travaux dans *Le Désordre de la mémoire* (1975), Pieyre de Mandiargues explique qu'il s'agissait de prolonger l'émerveillement dans lequel l'avait plongé tel ou tel auteur, quitte à découvrir ensuite des voies d'accès au langage plus personnelles. Ce qui prime chez Pieyre de Mandiargues ce n'est pas tant le désir de communication que la recréation d'un état de grâce. Son activité est une expérimentation qui requiert le secret, elle évoque aussi bien le sommeil que son appel au rêve, ou à la rêverie, plus proche du vertige recherché. Première publication de Pieyre de Mandiargues, *Dans les années*

sordides (1943) est une suite d'hallucinations contrôlées que le langage seconde sans contraindre leur mouvement.

En 1967 André Pieyre de Mandiargues a obtenu le Prix Goncourt pour son roman *La marge*, qui en 1976 fut adapté au cinéma par Walerian Borowczyk (sous le même titre). L'une de ses nouvelles, *La Marée*, fut également adaptée comme saynète (avec Fabrice Luchini) et *Lise Danvers* dans le film érotique *Contes immoraux* du même Walerian Borowczyk en 1974. En 1979, il reçoit le Grand Prix de poésie de l'Académie française. Proche de la NRF, André Pieyre de Mandiargues a laissé une correspondance importante avec Jean Paulhan et nombre d'autres d'écrivains. Ses archives — et celles de son épouse Bona — sont déposées à l'Institut mémoires de l'édition contemporaine (IMEC), à Saint-Germain-la-Blanche-Herbe, en l'abbaye d'Ardenne, près de Caen.

Grand amateur d'érotisme, il a préfacé les œuvres de Pierre Louÿs en 10/18 et possédait une impressionnante collection d'objets, jouets vibrants et photographies pornographiques anciens.

Textes:

Motocyclette

Pendant une nuit de tempête, Metzengentein, sortant d'un lourd sommeil, descendit comme un maniaque de ta chambre, et, montant à cheval en toute hâte, s'élança en bondissant à travers le labyrinthe de la forêt.

Edgar Poe.

Maintenant que les cris d'oiseaux se sont tus, et qu'il faut faire attention à conduire prudemment la motocyclette, car un cycliste pourrait déboucher comme un fou à cette heure où les rues n'ont pas de circulation, Rébecca Nul se détache peu à peu du rêve avec lequel son départ est si étroitement lié qu'il se distingue à peine des choses de la nuit. Ainsi allait son rêve, ou du moins ce qu'elle se rappelle encore: elle se trouvait portée par l'une des hautes branches d'un arbre très haut, sous un ciel inégalement sombre, comme si le soleil n'arrivait pas à percer les nuages, et elle avait conscience d'avoir été mise là pour figurer la fleur de l'arbre et pour offrir son épanouissement au soleil quand les rayons triompheraient du brouillard. Des oiseaux volaient autour d'elle, plongeaient et remontaient; d'autres étaient perchés à portée de ses mains. Plus bas, un homme qui dans le rêve était son mari, Raymond, mais qui ne lui ressemblait pas, grand, maigre et dégingandé tandis que le véritable Raymond est un peu courtaud, s'avancait avec

des manières de chat sur l'une des maîtresses branches, et dans son allure il y avait une menace assez notable. Alors elle avait fait un violent effort pour se dégager du règne végétal et pour reprendre la faculté de se mouvoir, la capacité de donner l'alarme. Avec une émotion intense, elle s'était entendue prononcer les mots « pilleur de nid », cependant que se déchirait brusquement le tissu de son rêve, et qu'elle se retrouvait au lit, toute raide et la gorge serrée, à côté de Raymond qui avait grommelé comme en réponse et s'était tourné vers elle sans cesser de dormir. Pourtant un bruit de volière entraînait dans la chambre, car la fenêtre n'était pas fermée, c'était l'aube, et plus de cent oiseaux chantaient à plein gosier dans le jardin. La petite maison qu'avait louée Raymond Nul était bâtie en dehors d'Haguenau, sur la route de Bitche, non loin de la forêt.

Entourée de ces divers chants et de piailllements qu'elle n'écoutait pas mais qui retombaient sur elle comme des gouttes d'eau, tandis que s'effilochaient les images du rêve, Rébecca pendant quelques minutes avait gardé une immobilité complète, et si Raymond s'était réveillé alors et l'avait embrassée, elle serait restée au lit, sans doute, et se fût rendormie plus tard. Elle avait attendu, sentant sa respiration sur son épaule, entendant un léger ronflement. Puis elle avait eu la certitude qu'il ne se réveillerait pas et qu'elle ne retrouverait pas le sommeil. Au lieu de le réveiller, comme elle aurait pu faire, elle s'était abandonnée à des pensées d'espace et de grand air qui provenaient du songe autant que du chant des oiseaux, et ces pensées avaient pris un chemin qu'elle connaissait pour s'y être déjà laissé entraîner plus d'une fois. Ses mains avaient remué premièrement, et elles lui avaient rendu le sentiment de son corps en se portant sur ses petits seins, en caressant son ventre avec amitié, en parcourant tout le beau domaine lisse dont il lui semblait qu'elle s'était retirée pour se concentrer uniquement dans sa tête. « Je ne me hais pas », avait-elle pensé encore. Contrairement aux habitudes de son mari, qui même au mois d'août reposait dans un pyjama complet, Rébecca ne pouvait souffrir sur elle le moindre vêtement de nuit, elle ne pouvait dormir dans une chambre à la fenêtre fermée, et elle couchait nue, sous plusieurs couvertures au besoin et sous un édredon épais qu'elle tirait jusqu'à son cou pendant l'hiver.

Par les fentes des volets, la chambre recevait un jour pâle qui était ainsi que la couleur du froid et qui décourageait de quitter le chaud abri des couvertures. Rébecca, malgré tout ce qui aurait dû la retenir au lit, s'était glissée hors des draps, non pas vite, comme on penserait qu'elle eût fait, mais lentement, et dans la chambre (assez fraîche en vérité pour un matin de mai) elle était restée debout sans bouger pendant un petit moment, comme pour mettre sa volonté à l'épreuve. Ensuite, pour ne point faire de bruit, elle n'avait ouvert ni l'armoire ni la commode où était rangé son linge, elle avait négligé de prendre ses vêtements sur la chaise, et directement elle était allée dans la salle d'eau,

qui communiquait avec la chambre et avec le vestibule. Là, après avoir refermé la porte, puisque Raymond ne s'était toujours pas réveillé, elle s'était sentie dans un air libre selon son désir, elle avait eu la certitude que rien ne viendrait faire obstacle à son projet. Mais elle n'avait pas touché aux robinets de la douche ni à ceux du lavabo, ni au bouton d'éclairage, elle n'avait pris aucun soin de son corps, elle avait méprisé de peigner ses cheveux coupés aussi court que sur la tête d'un garçon, elle n'avait pas lavé ses dents, elle n'avait pas fardé ses lèvres, elle ne s'était pas regardée dans le miroir. Sa seule action avait été de retirer de la corbeille à linge sale une petite culotte de nylon crème qu'elle y avait jetée la veille, et de la mettre. Tant pis pour les pantoufles qui auraient protégé ses pieds contre le froid du carrelage, puisqu'elles étaient restées près du lit. Leur absence n'aurait pas empêché Rébecca de marcher sur la surface d'une rivière gelée, si quelque chose (ou quelqu'un) l'avait attirée fortement sur l'autre rive, car, de son propre avis, son caractère ressemblait à celui que l'on attribue aux chèvres, soumis à l'humeur, impulsif et têtu fanatiquement. Il ne s'agissait, d'ailleurs, que de passer dans le vestibule, où était son costume de motocycliste.

Avec des précautions, car la porte criait (mais le chant des oiseaux aurait couvert un bruit plus fort), elle avait tourné la poignée, ouvert, refermé derrière elle. Alors il n'avait plus été nécessaire d'être tant silencieuse. Derrière chaque porte, en effet, se trouvait une pièce vide, la salle d'eau d'un côté, de l'autre le salon (salle à manger aussi), et le risque n'était plus de réveiller Raymond, mais qu'il se réveillât tout seul si elle avait labiné. Une armoire contenait des manteaux, des imperméables, en nombre moins grand pour l'homme que pour la femme, comme il est ordinaire, et Rébecca avait déplacé sa garde-robe pour prendre dans un coin le seul vêtement qui eût le pouvoir de faire battre son cœur plus vite et de lui donner des pensées d'orgueil, celui qu'elle n'endossait jamais sans une sorte d'exaltation, celui que Raymond regardait toujours avec tristesse et méfiance. C'était une combinaison de cuir noir, très brillant et doublé de fourrure blanche, qui fermait étroitement au cou, aux poignets et aux chevilles par le moyen de petites courroies. Rébecca l'avait largement ouverte (ce qui lui donnait l'air de la dépouille d'une grande bête à l'instant écorchée), puis, les jambes d'abord, elle s'y était introduite, toute nue sauf la culotte de nylon un peu transparente sur le triangle du poil, et en tirant de bas en haut la languette de la fermeture éclair elle avait clos le sombre étui sur son corps naturellement brun. « Rien n'est aussi doux que cela », s'était-elle dit, avec quelque naïveté car ce n'était que du lapin et elle n'avait pas eu l'occasion de se frotter à de la martre ou à de la zibeline, tandis que le sang lui montait à la tête à cause de la chaleur et d'un léger chatouillement qu'elle sentait sur toute l'étendue de sa peau. « Mon corps est comme un violon dans une boîte capitonnée », avait-elle pensé encore,

se rappelant que son mari l'avait comparée à un instrument de la sorte, la première fois qu'il l'avait découverte. Son amant n'avait jamais rien dit de pareil. Raymond, lui, était souvent ridicule par la banalité de ses compliments, mais Rébecca s'était plu à celui-là, et elle n'avait pas besoin d'une glace pour savoir que sa nudité s'apparentait à des feuilles ramassées dans le sous-bois en automne. Tout en se flattant d'analogies, la jeune femme avait chaussé ses pieds de bottillons aussi chaudement fourrés que la combinaison, noirs également, et elle avait glissé les tiges à l'intérieur avant de boucler les courroies des chevilles. Sans bas ni socquettes, car l'armoire du vestibule n'offrait rien de semblable. Elle avait mis de grosses lunettes à verres bombés dans une monture de caoutchouc. Enfin, pour achever ce qu'elle nommait avec une certaine exactitude sa toilette de coureuse, elle avait pris une cagoule (comme disait le vendeur de la bonneterie de Genève où elle l'avait achetée) à peine plus noire que ses cheveux et qui était ainsi que le négatif du loup car elle ne laissait paraître du visage que ce qui est normalement caché par le masque; elle avait bouclé le col de la combinaison dessus, elle avait bouclé les poignets. De souples gants noirs avaient couvert ses mains.

D'un trousseau de clés accroché au mur, Rébecca s'était servie pour ouvrir la porte, puis elle avait ouvert une petite remise attendant le pavillon, et elle était allée ouvrir la barrière du jardin. Ensuite elle avait remis les clés à leur place et elle avait repoussé la porte. Des oiseaux s'étaient envolés sur son passage, vrillant l'air avec un bruit de projectiles. D'autres, plus loin, chantaient sans s'émouvoir.

Dans la remise, à côté du vélo qui servait à Raymond pour aller au lycée (et ses élèves se moquaient de lui, elle les avait vus, quand il enfourchait la vieille bécane à guidon haut, plaçant sa serviette à cheval sur le cadre rouillé), il y avait la motocyclette de Rébecca. Une grosse Harley-Davidson du modèle le plus récent et le plus rapide, toute neuve, peinte en noir sauf les parties chromées, dont la plus éclatante était le tuyau d'échappement avec ses tubulures souples. Posséder une pareille machine, sans rivale assurément dans la catégorie, n'était pas un bonheur commun pour une jeune personne de dix-neuf ans, et Rébecca s'émerveillait chaque fois qu'elle allait dans la remise observer sa monture (comme une nouvelle mariée qui n'en croit pas ses yeux d'être en possession d'époux); elle avait appris les particularités de son bien; elle se les disait toute seule, elle aurait pu les répéter dans l'ordre de la notice, et si elle n'avait pas manqué d'amies, arrivée depuis peu à Haguenau, par malchance, elle se fût vantée perpétuellement des deux cylindres du moteur, de sa cylindrée totale de mille deux cents centimètres cubes, de sa puissance approchant soixante chevaux au frein... Elle eût été la plus ennuyée des femmes, sans doute, à cause d'une tendance à la pédanterie que Raymond supportait sans se plaindre, mais qu'il lui avait fait remarquer quelquefois. Bah, il était bien

question de Raymond ou d'amies éventuelles! Quand elle était devant la moto, sous le toit du petit garage, elle se trouvait dans un espace différent de l'ordinaire, elle pensait à l'état de franchise insolite qu'à l'égard de son mari lui procuraient les roues garnies de gros pneus à flancs blancs, ou à l'état de servitude non moins inaccoutumée dans lequel elles la tenaient vis-à-vis d'un autre homme, et toutes ses connaissances techniques ne l'empêchaient pas de flatter de la main, souvent, comme on fait au poitrail d'un animal, le projecteur caréné sur la fourche, en avant du guidon, et de murmurer comme une amante au lit: « Jusqu'où m'emporteras-tu, taureau noir? »

Ainsi Rébecca, après avoir ouvert la barrière qui donnait sur la route, était revenue aux idées qui la prenaient habituellement quand elle était restée plusieurs jours dans la compagnie de son mari, et elle avait posé une main fiévreuse sur le réservoir de la belle machine qui allait lui permettre de s'éloigner de cet homme et de se rapprocher d'un autre. Pourquoi donc s'était-elle mariée, deux mois et demi auparavant? Il n'y avait plus que quelques litres d'essence dans le réservoir, mais elle ferait le plein (s'était-elle dit) à l'entrée de la ville, car le pompiste savait qu'elle était la femme du nouveau professeur d'histoire et de géographie, et il inscrirait la dépense au compte de Raymond. Les poches de la combinaison étaient vides; pas plus d'argent que de cigarettes, pas de mouchoir, pas de montre à son poignet, et il n'aurait pas été prudent de retourner dans sa chambre pour chercher tout cela; en outre, ce dénuement matériel complétait bien sa nudité, et elle avait eu le sentiment d'être saisie déjà par l'homme fort devant lequel elle allait paraître aussi dépouillée que si elle avait fait naufrage et qu'elle fût sortie de la mer à ses pieds. Entre la porte du garage et celle du jardin, un chemin sablé traçait une bande claire, qui était dans l'axe de la motocyclette. Des sapins dressaient une sombre paroi de l'autre côté de la route.

Une main au guidon, l'autre à la selle (qu'elle s'était amusée à border de longues franges qui flottaient dans le vent comme une crinière noire quand elle allait vite), Rébecca avait poussé la moto en avant, et la béquille s'était relevée avec un bruit de culasse. Malgré son poids de plus de deux cent cinquante kilos, elle avait fait rouler la machine hors de la remise. Une petite pente aidait d'ailleurs à la manœuvre. Sur le chemin que le soleil levant dorait, elle avait adressé à Raymond quelques pensées encore. N'allait-il pas se réveiller et paraître? Et dans ce cas, que faire et que lui dire, comment expliquer ce départ à l'aube, s'il avait demandé des explications? L'idée qu'il aurait pu vouloir la ramener au Ht, qu'il aurait pu mettre la main à la fermeture éclair et ouvrir la combinaison, saisir son corps nu, lui avait été insupportable. Ce n'était pas pour être saisie par lui qu'elle avait cédé au conseil des oiseaux, et puis elle se sentait fière comme un chevalier en armure quand elle avait revêtu sa combinaison de cuir et qu'elle s'appuyait

à la motocyclette comme à un destrier harnaché, et elle avait conscience qu'il fallait choisir son vainqueur pour se remettre à sa discrétion, se rendre à lui en toute humilité et laisser qu'il défît la cuirasse. Elle était assez femelle, malgré ses airs de jeune homme, pour n'attendre d'une cuirasse rien de mieux que le bonheur de la capitulation et le plaisir de la défaite.

Alors, puisqu'on attendait elle eût risqué d'être reprise et que le chemin ensoleillé descendait devant elle comme pour l'aider à laisser le songe en arrière avec les derniers souvenirs d'étreintes conjugales ou de sommeil partagé, Rébecca avait posé le pied sur la pédale du kick et elle l'avait actionnée deux fois pour faire venir l'essence au carburateur, la moto n'ayant pas quitté le garage depuis plusieurs jours. Puis elle avait tourné la clé de contact et elle avait donné un coup de pied plus violent. Le moteur était parti sans avoir besoin d'autre sollicitation, et elle avait senti une joie impétueuse d'entendre son bruit sourd, à bas régime, tandis que frémissait le cadre de l'engin avec cette sorte d'impatience d'être mis à l'épreuve que les machines puissantes ne montrent pas moins que les chevaux de race. Il lui avait semblé qu'en elle aussi le contact était mis, que la vie était revenue comme au sortir d'une longue hibernation, que son cœur avait retrouvé le rythme normal et que le sang courait à nouveau dans ses artères et dans ses veines comme dans celles de la fille qu'elle avait été, disponible à toutes les chances bonnes ou mauvaises. « Près de Raymond, j'ai une existence de pierre », avait-elle pensé (injustement), s'exaltant à l'idée qu'elle allait désertier le règne minéral et sauter par-dessus le végétal pour rentrer dans celui des espèces supérieures. Elle s'était sentie prête à bondir, ni plus ni moins que la motocyclette.

S'aidant du marchepied, Rébecca avait enfourché la Harley, elle s'était assise sur la selle large dont elle avait éprouvé l'élasticité avec satisfaction, contente aussi qu'il n'y eût qu'une place, puisqu'elle s'était obstinément refusée à faire ajouter un siège postérieur. De la main droite, elle avait tourné légèrement la poignée d'accélération, tandis que de la gauche elle diminuait un peu l'avance à l'allumage et qu'elle débrayait, puis son pied gauche avait pressé la pédale du sélecteur pour prendre la première vitesse, cependant qu'elle accélérât encore un peu et qu'elle laissait revenir sous ses doigts le petit levier d'embrayage. La grosse moto s'était mise en marche doucement, imprimant au sable du chemin des traces de pneus qui feraient au moins savoir à Raymond que sa femme ne s'était pas changée en oiseau ni en écureuil, comme il feignait parfois de craindre, quand il la plaisantait tendrement sur ses vellétés de fuite.

Dormait-il vraiment encore, ou bien s'il s'était aperçu qu'à son côté le lit était vide, quitté depuis peu à juger par la tiédeur des draps? Pouvait-il n'avoir pas entendu le bruit du moteur, mis en marche à quelques mètres de la chambre? Sa capacité de simulation,

quand il avait décidé de ne pas se fâcher et pour cela d'ignorer ce qui se faisait contre lui de blessant, était si loin au-dessus de la patience la plus exemplaire qu'on ne savait plus s'il fallait lui donner du sublime ou bien le traiter d'insensé ou d'idiot misérable. Le métier de professeur, qui le mettait en butte à des vexations de toute sorte, car, sans qu'on le détestât, ses élèves se seraient laissé battre plutôt que de renoncer à « chahuter Nul », avait évidemment développé cette qualité (ou ce défaut) qu'il reconnaissait volontiers et dont il n'était ni honteux ni fier. Il avait été chahuté abominablement dans la petite ville des Cévennes où il enseignait avant son mariage, et à Haguenau, où sa réputation de victime bénévole n'était pas encore faite et où il avait essayé d'être sévère au début, les scènes de moquerie s'étaient reproduites, sous des formes à peine différentes. Un jour, par exemple, avait-il raconté à Rébecca, sa classe avait organisé un pique-nique pendant le cours d'histoire, et tandis qu'à ces garçons de quinze ans, mêlés de quelques filles, il exposait imperturbablement la décadence de la puissance autrichienne au XIXe siècle, ceux-là débouchaient à grand bruit des bouteilles, coupaient le pain, tranchaient de la viande froide et du saucisson, partageaient des tablettes de chocolat, pelaient des fruits, commentaient à haute voix le goût des nourritures et se souhaitaient bonne digestion après s'être souhaité bon appétit quand le cours avait commencé. Personne n'avait été puni, et ils avaient inventé autre chose aux leçons suivantes, et Rébecca n'avait jamais compris si c'était chez son mari faiblesse ou force que cette étrange faculté de fermer les yeux et les oreilles et de se feindre absent dans les moments d'épreuve. Où donc allait-il pendant ces moments-là? Elle ne l'avait jamais compris non plus. Comme les autres fois, elle avait pensé à lui avec un renouveau de tendresse à l'instant de son escapade, et, pour se donner la certitude au moins qu'elle ne parlait pas en cachette, elle avait ouvert en grand les gaz dès qu'elle avait tourné au coin du pilier blanc où prenait appui la barrière. Le tonnerre habituel avait retenti, et elle s'était trouvée projetée en avant sur l'asphalte ombragé de sapins. D'un petit mouvement du pied, tandis que de la main elle réduisait d'un rien l'admission puis l'ouvrait en grand de nouveau, elle était passée en seconde, et instantanément (semblait-il) l'aiguille du compteur fixé sur le réservoir était montée au-delà du chiffre 80. Alors la motocycliste avait pris la troisième vitesse, puis elle avait coupé les gaz, car à plus de cent dix kilomètres à l'heure elle arrivait aux premières maisons de Haguenau. A moins de s'être bouché les oreilles à la cire, Raymond devait avoir entendu quelque chose, s'était-elle dit en s'éloignant du pavillon, tandis que derrière elle les sapins confondus par l'allure se rapprochaient dans le miroir du rétroviseur comme les murs d'eau de la mer Rouge derrière le peuple d'Israël.

Débarassée du pharaon imaginaire qui, s'il eût voulu la poursuivre, aurait été englouti par la sombre vague, Rébecca avait pressé vigoureusement la pédale du frein, sur

laquelle, en conduisant, était toujours posé son pied droit, de façon à pouvoir parer sans retard aux éventualités de la route. En même temps elle s'était comme arc-boutée entre la selle et les poignées du guidon, car le frein de direction n'était pas serré, et elle savait que la motocyclette est un objet parfois capricieux en cas de ralentissement brusque. Mais tout s'était bien passé, l'asphalte étant uni et sec, et elle avait obliqué à droite sur la piste d'une station de ravitaillement qui se trouvait avant le premier carrefour. Débrayant de la main gauche, freinant encore de la droite et du pied, elle avait arrêté sa machine devant les pompes qui étaient surmontées de globes lumineux pour signaler dans la nuit aux automobilistes que la station ne cessait jamais d'être à leur disposition, et elle avait pressé le bouton d'appel. A plusieurs reprises, elle avait entendu la sonnerie retentir dans la petite maison, dans la chambre du débitant, près du lit ou sans doute il dormait à côté de sa femme. Elle avait vu de la lumière derrière les volets, la porte s'était ouverte, et puis avait paru l'homme qu'elle connaissait et qui l'avait saluée en maugréant un peu. Il devait avoir conscience d'être ridicule en se présentant dans un manteau court qui laissait jusqu'aux genoux ses jambes nues, et le fait d'être boutonné jusqu'au cou, loin de le rendre plus décent, évoquait sous la gabardine une nudité complète, aussi répugnante que celle des exhibitionnistes qui s'étaient montrés naguère à Rébecca, quand avec son ami Daniel elle allait se promener tard en des lieux mal famés de la banlieue genevoise. Après avoir donné un tour de clé à la serrure de la pompe, l'homme était venu vers la moto, le tuyau à la main, geste qui ne démentait pas trop la comparaison précédente, et il avait introduit le bec dans l'ouverture du réservoir. « Le plein », avait demandé Rébecca, tandis que l'aiguille tournait lentement sur le cadran du distributeur, et la jeune femme avait eu l'impression que c'était de la liberté en puissance qu'elle absorbait comme un alcool, litre par litre, autant qu'en pouvait contenir le gros estomac de métal brillant qu'elle allait tenir entre ses cuisses quand elle serait remontée en selle.

— Vous me reconnaissez, avait-elle dit à l'homme, quand ç'avait été le moment de refermer et d'essuyer le réservoir. Je suis Mme Nul, la femme du professeur qui passe ici le matin quand il va au lycée. Je suis partie sans argent. Vous ferez signe à mon mari, quand vous le verrez, pour qu'il s'arrête et qu'il vous paye.

— Masquée comme vous l'êtes, vous avez plutôt l'air d'un coureur de route, et je n'aurais pas pensé à une dame en vous voyant, avait-il répondu. Mais je connais la moto, bien sûr. Il n'y en a pas deux comme elle dans le pays, et même en Allemagne on aurait du mal à trouver la pareille. Pour ce qui est de votre mari, je n'aurai pas de difficulté. Il n'appuie pas beaucoup sur les pédales, le professeur. S'il prenait la moto, il irait plus vite à l'école, et les gamins le respecteraient davantage.

— La moto est à moi, avait dit Rébecca. Personne d'autre ne la montera jamais.

Contente que son crédit n'eût pas été en défaut, elle avait encore, pour plus de sûreté, fait vérifier la pression des pneus. Puis d'un léger coup de kick elle avait remis le moteur en marche, et elle avait tourné la poignée d'accélération pour le lancer un petit moment à plein régime, comme font les pilotes des avions de ligne avant de prendre la piste d'envol. La rue avait résonné comme un tambour nègre, et le pompiste s'était bouché les oreilles, criant que les gens dormaient encore et qu'il aurait des ennuis. Quels ennuis? Rébecca était assez femme, malgré son accoutrement, pour ne pas s'inquiéter de cela. Avec un geste de la main pour saluer le capon fou lui conseiller de regagner le lit), elle avait enfourché de nouveau la machine, réduit les gaz, et en première vitesse elle avait quitté doucement la station, à laquelle son éclairage superflu dans le petit matin donnait un curieux aspect de monde en retard. Ensuite, le moteur presque au ralenti, elle s'était laissée glisser indolemment en seconde, passant d'abord devant la gare, puis sous le pont du chemin de fer, traversant un cours d'eau sur un autre pont, puis empruntant à sa gauche le boulevard de circonvallation.

Et maintenant Rébecca Nul roule sur le large boulevard qui porte le nom d'un guerrier de la dernière guerre. « Ce n'est pas la moindre tristesse des villes françaises, pense-t-elle que d'avoir tant de rues étiquetées d'un nom de gendarme. » Elle pense encore qu'en Suisse, où elle est née, on se limite généralement au général Dufour, et elle s'irrite un peu contre Raymond, comme si son métier de professeur d'histoire le rendait responsable ou complice de cette nomenclature abusive. A gauche, la rivière qu'elle a traversée tout à l'heure longe le boulevard, et l'eau paiement verte reflète des pans de murs rouges, des toits gris, des arbres maigres. Plus tard, on verrait des lavandières, mais si quelqu'une se montrait sur la rive à cette heure, on la pourrait soupçonner d'inconduite, ou de vouloir attenter à ses jours. « Comment peut-on désirer la mort? » pense Rébecca, qui serre entre ses genoux le réservoir vibrant et qui sent une vie généreuse et violente en tous les points de son corps comme en tous ceux de sa monture. Le boulevard a subi des travaux récemment, et le goudron, livré trop tôt peut-être à la circulation, présente une surface ondulée qui fait travailler les ressorts et les amortisseurs hydrauliques sur lesquels est suspendue la moto. Comme pour contrarier les sauts de la roue, la fourche va et vient, avec un mouvement de télescope, sous le regard de Rébecca. Si elle allait plus vite, tous les chocs seraient absorbés, et elle ne sentirait rien que le rythme impérieux du moteur, mais à cette allure et sur cette chaussée semée de bosses elle est soumise à un balancement régulier qui n'est pas plus désagréable que celui d'un bateau voguant sur une eau calme, quoiqu'il la fasse adhérer un peu trop lourdement au caoutchouc mousse et aux ressorts à boudins de la selle. Il en résulte une sorte de massage, un fourmillement au contact du poil de la doublure, et Rébecca, imaginant combien ce serait

pire si elle était tout à cru dans la combinaison, se félicite d'avoir songé à se culotter avant de partir. Faute de ce qu'au dernier moment elle a soustrait à la lessive, comment résisterait-elle à l'envie de tourner la poignée des gaz pour faire ronfler le moteur? Dès qu'elle sera sortie de la ville, il faudra qu'elle accélère; il faudra que le souci de conduire à grande vitesse supprime jusqu'à l'idée de la sensation importune.

Un peu avant la fin du boulevard, un panneau bleu signale une double bifurcation, et la figure qu'il présente est si serpentine et si embrouillée que les routiers auxquels il s'adresse feront bien de s'arrêter sans doute et de réfléchir avant de l'interpréter, s'ils n'ont pas une disposition spéciale à comprendre les épures. Rébecca ne fut jamais savante en géométrie, mais sa mémoire est sans défaut, et quoiqu'elle n'ait pas eu souvent à le prendre elle n'a aucun besoin de lire des inscriptions ou de suivre des flèches pour connaître le chemin qui va de son mari à son amant. Elle vire à gauche, ce qui la fait passer de nouveau sur la rivière Moder qu'elle a franchie tout à l'heure, et puis, laissant de ce côté la rue au long d'un petit cimetière et la grande route de Wissembourg, elle prend, tout à droite, la route qui va à Lauterbourg, en traversant Marxenhouse, faubourg où se trouve un cimetière encore. Que de cimetières, pense Rébecca; que de casernes et de terrains militaires dans la triste ville où la mena son mari parce qu'il était trop vigoureusement chahuté ailleurs, comme si ce n'était pas le destin de cet homme tranquille et bon d'être chahuté partout...

Le faubourg n'est pas moins dépeuplé que la ville, les volets des fenêtres y sont fermés pareillement, les réveils attendront près d'une heure avant de sonner dans les chambres, et pourtant, se dit Rébecca, le jour, à la mi-mai, n'est jamais si beau qu'à son début. Ces gens-là sont-ils sourds qu'ils n'ont pas entendu le chant des oiseaux, ne savent-ils pas que la grande forêt est aux portes de chez eux, noire et verte sous les premiers rayons, jonchée sur la mousse vive et sur les aiguilles mortes de millions d'images du soleil propres à réchauffer leurs cœurs d'avares? N'ont-ils d'autre souci que le travail et la paye? Avec un peu de fâcherie, tout à coup, contre le commun de ses frères ou sœurs, contre elle-même aussi parce qu'elle s'est laissée aller à mépriser de pauvres gens, ce qui n'est pas dans ses habitudes, la jeune femme remue la tête comme ferait un cheval assujetti aux œillères, et elle constate encore une fois qu'il n'y a décidément pas une âme (pas un chat non plus) sur la voie publique. Le cycliste imprudent qu'elle craignait de rencontrer en ville et qui ne s'est pas montré se montrera-il à Marxenhouse? Elle n'en croit plus rien, les carrefours sont rares, la sortie du faubourg, que l'on voit au bout de la longue rue, est parée par le soleil levant d'un éclat de terre promise, les gendarmes ne seront pas à leurs postes avant que la circulation n'ait repris. Alors Rébecca caresse de la main la courbe bien fuselée (selon son goût) du réservoir, geste qu'elle a vu faire aux cavaliers sur l'enco-

lure, puis elle revient à la poignée d'admission et elle ouvre en grand l'entrée des gaz. En seconde vitesse, comme elle est, la moto répond à la sollicitation avec la promptitude d'une pièce d'artifice que l'on a mise à feu. Sa conductrice ralentit à peine le régime, débraye de l'autre main, passe en troisième d'un mouvement du pied beaucoup plus rapide que le coup d'éperons des cavaliers auxquels il vient d'être fait allusion, et presque aussitôt, quand l'aiguille du compteur atteint cent vingt, le moteur allant à près de cinq mille tours à la minute, elle répète la manœuvre pour passer en quatrième. A chaque fois qu'elle embraye ainsi sur la lancée du moteur (comme font les pilotes de course, lui a dit Daniel), il semble qu'une main puissante la jette en avant plus vite encore. Tant pis pour les disques de l'embrayage, qui s'useront tôt (lui a dit Daniel également) d'être mis à pareille épreuve. Ménager est tout ce que hait l'épouse du professeur d'histoire, la maîtresse de Daniel Liénart qui se fait passer pour professeur aussi quoiqu'il n'enseigne pas, et dans les raisons qu'elle a d'aimer ces deux hommes la meilleure est assurément que ni l'un ni l'autre n'ont jamais essayé de lui donner plus de modération ou de mesure, si le premier la laisse libre de s'enfuir à moto quand elle veut et l'accueille au retour sans lui poser de questions, si le second la traite en esclave quand il la saisit et l'affranchit tout de suite après qu'il a satisfait son désir. La prudence ne lui semble pas aussi détestable que l'avarice, la réserve ou l'économie, cependant que sa vitesse approche le cent cinquante à l'heure avant qu'elle soit sortie du faubourg. Elle a serré le frein de direction, car elle croit se rappeler qu'il se trouve un petit caniveau hypocrite et des irrégularités de surface à la hauteur des dernières maisons. C'est en se penchant un peu d'un côté ou de l'autre, quand il en est besoin, qu'elle se maintient sur la ligne voulue, qui est absolument droite sur plusieurs kilomètres. Entre ses jambes écartées par le réservoir, le moteur va de toute la force des deux énormes cylindres, chose vivante, frémissante et furieuse à tel point que ce déchaînement ne cesse de l'émerveiller comme au premier instant qu'elle en eut la révélation. Quelle brute! Le bruit qu'il fait doit s'entendre jusqu'à l'autre banlieue de Haguenau, jusqu'au pavillon et jusqu'au lit où Raymond étend peut-être un bras vers la place vide; il résonne certainement dans la caserne des gendarmes; Rébecca s'amuse à l'idée de son écho dans les longs couloirs crasseux, à celle de l'aboiement des chiens policiers derrière les grilles.

Quand elle jaillit hors de l'espace bâti et qu'elle entre en forêt, l'aiguille du compteur est à cent cinquante, et sa main réduit les gaz tandis que par une double et rapide inclinaison du corps elle guide sa monture sur un léger coude de la route qu'elle connaît bien d'ailleurs et qui ne demande presque aucun ralentissement. Ensuite, la ligne droite reprend sur une dizaine de kilomètres, jusqu'à Soufflenheim, et cette rectitude avec laquelle comme au couteau l'espace est tranché donne un certain vertige qui se peut rap-

porter à celui du fil à plomb, car elle attire à la façon d'un abîme profondément vertical sur lequel on se penche. Charme étrange de la ligne d'abeille, saura-t-on jamais ce qui pousse l'insecte à se ruer tout droit de la sorte, si c'est avec ivresse, bonheur, rage, soif d'arriver au bout de son existence, ou par quelque sens de l'espace dont l'homme n'a pas été pourvu mais qu'il soupçonne à l'occasion? Ainsi la vitesse rassemble les hauts sapins noirs en parois comme d'un défilé creusé dans une roche plutonienne (le choc n'en serait pas moins dur), et la route a l'apparence d'un sentier étroitement encaissé, noir aussi, qui aboutit peut-être au soleil. Plutôt que de conduire une motocyclette, Rébecca penserait qu'elle pointe un canon vers une cible lumineuse, ou encore qu'elle est obus elle-même dans l'âme de ce canon. Ce qui devrait l'encourager à tenir ferme le guidon et à fournir tout ce qui se peut de gaz au moteur. Pourtant elle tourne la poignée, coupe l'admission complètement, laisse la moto ralentir sur sa lancée pendant un peu plus de deux kilomètres, et quand elle arrive devant un banc, qui est sur le bas-côté gauche, elle freine, passe une vitesse inférieure, traverse la route et s'arrête en face des planches moussues. Elle met pied à terre, place la machine en position de repos sur sa béquille; elle se couche de tout son long sur le banc vieux, la face tournée vers le ciel. Car soudain elle a pensé à l'heure, quoiqu'elle n'ait pas pris de montre. Le temps pourrait lui être revenu en mémoire à cause de la trouée dans l'espace que figure si nettement la route forestière, ou pour une raison moins facilement discernable, ou sans raison du tout, peu importe. L'important est qu'il ne doit pas être beaucoup plus de cinq heures, puisqu'elle s'est levée à l'aube et que tout donnait encore dans la ville; or la distance à franchir jusqu'à Heidelberg est d'environ cent trente kilomètres (dont la moitié d'auto-route) depuis l'endroit où elle se trouve, et pour son dernier trajet, allant vite, elle n'a mis que quatre-vingts minutes, malgré la traversée de Karlsruhe où l'on est toujours retardé. Daniel Lion art, elle s'en souvient sûrement, déjeune à neuf heures (sur la terrasse de sa maison quand il fait aussi beau que ce matin). C'est donc près de trois heures qu'il lui faut perdre pour ne pas arriver trop tôt au grand chalet qui domine la vallée du Neckar, et voilà qu'elle regrette sa montre et se traite de sotte et de niaise pour l'avoir laissée sur la table de chevet.

André Pieyre de Mandiargues, *La Motocyclette*, Paris : Gallimard, 1963, pp. 9–31.